

# **Badische Landesbibliothek Karlsruhe**

**Digitale Sammlung der Badischen Landesbibliothek Karlsruhe**

## **Antiquités de l'Alsace ou châteaux, églises et autres monumens des départemens du Haut- et du Bas-Rhin**

Départ. du Bas-Rhin

**Schweighaeuser, Jean Geoffroy**

**Mulhouse, 1828**

Hohenkoenigsbourg

[urn:nbn:de:bsz:31-341685](https://nbn-resolving.org/urn:nbn:de:bsz:31-341685)

## HOHENKÖENIGSBURG.

La plaine que nous venons de décrire, est dominée par la montagne au haut de laquelle est situé le château de Hohenköenigsbourg. Vue des environs de Schlestadt, cette montagne se présente sous la forme d'une immense pyramide. Du côté de Saint-Hippolyte, le même sommet déploie une large croupe, sur laquelle on aperçoit, vers la pente opposée, d'autres ruines, qui portent le nom de petit ou de vieux château, et qui méritent aussi toute notre attention.

Le grand château est le plus considérable de l'Alsace. D'un côté des tours imposantes, de l'autre de vastes corps de logis, unis à ces tours par de longs murs à travers lesquels perce le roc vif; au-dessus de ce mur et de ces tours les vestiges d'un parapet crénelé; enfin, une triple enceinte flanquée d'autres tours encore; tel est l'aspect de ce château. Son élévation excite notre admiration autant que sa grandeur, et l'imagination n'est pas moins frappée du nom de *Hohenköenigsbourg* (haut château royal).

En jetant un regard sur les variations que le gouvernement de notre pays a subies, en se rappelant l'application du même nom à d'autres lieux, il deviendra fort vraisemblable que ce château le doit à l'époque où notre province était comprise dans l'ancienne monarchie des Francs. Il est certain que les successeurs de Clovis y avaient plusieurs palais et un assez grand nombre de domaines, dans lesquels ils paraissent avoir succédé aux rois *alémanniques*, qui eux-mêmes les auraient conquis sur les Romains. La position du Haut-Köenigsbourg, tant par elle-même que par rapport à la vieille limite dont nous venons de parler, nous autorise à reporter jusqu'à cette époque reculée l'établissement des fortifications, auxquelles ont succédé les constructions qu'on voit sur la cime de cette montagne. En effet, dès le temps de Charlemagne des titres authentiques confirment cette conjecture. Par une charte datée de 774, ce monarque fait don d'une vaste étendue de forêts de la vallée de Lièpvre à l'un des établissemens religieux fondés par Fulrade. Les termes du diplôme laissent de l'incertitude sur celui qui fut ainsi doté. Les forêts données dans cette charte, y sont démembrées d'un grand domaine royal, dont le nom ancien, indicatif de ce genre de propriété, est devenu, par divers changemens faciles à reconnaître, Künssheim ou Kintzheim. Ce nom est encore celui d'un village, assis sur les premières collines des Vosges, à une lieue sud-ouest de Schlestadt, et surmonté d'un petit château, sur lequel le Haut-Köenigsbourg projette son ombre, lorsque dans les belles soirées d'été le soleil s'abaisse derrière les montagnes. Le château supérieur est situé précisément entre le village et la forêt qui fut démembrée de Künigsheim. Son nom a évidemment la même origine. Dans beaucoup d'anciens titres il s'appelle *Kunigsberg* (montagne royale). Toutes ces circonstances ne permettent pas de douter que cette montagne ne fit partie de cet ancien domaine; mais nous n'avons aucune donnée positive sur l'époque à

laquelle on y éleva les constructions qui ont précédé le château. Il paraît, qu'outre la dénomination de royale, cette montagne en avait encore une autre et que la moitié en appartenait à d'autres maîtres.

C'est dans une charte de 1250 que se trouve la première mention expresse du grand château: il y est appelé *Estuphin*. Cunon de Bergheim s'y reconnaît vassal du duc Matthieu de Lorraine, qui lui avait promis le fief de ce château et de ses dépendances (Saint-Hippolyte et le village d'Entzheim), pour le cas où il ne serait point rendu au jeune comte Henri de Werd. Il fut stipulé que, si cela arrivait, le duc de Lorraine paierait à Cunon deux cents marcs d'argent. Ce jeune comte, nommé Henri-Sigebert, était fils posthume de Henri, comte de Werd et landgrave d'Alsace, et l'on croyait dans ce moment que sa famille allait s'éteindre en lui; mais il n'en fut pas ainsi, car il atteignit la majorité et rentra dans ses droits. En 1269 il disposa en arrière-fief de ces mêmes terres des ducs de Lorraine, en faveur de son beau-père Ulric de Ribeaupierre. Dans la charte qui établit cette collation, le château est appelé *das hus ze Kungesburge* (la maison ou le château à Kœnigsbourg); mais son identité avec celui d'Estuphin est prouvée en ce qu'on lui donne les mêmes dépendances. Bientôt cependant les comtes de Werd rentrèrent dans la possession immédiate de cette seigneurie, et continuèrent à reconnaître la suzeraineté des ducs de Lorraine. Dans la charte de 1316 le château est appelé *castrum Kunegesberg*.

Schœpflin émet à ce sujet deux idées: d'abord il dit que ce château pouvait être une ancienne propriété patrimoniale des ducs de Lorraine, qui leur serait venue de Gérard d'Alsace leur auteur; puis il pense que le nom d'*Estuphin* pourrait bien rappeler celui de la famille impériale de Hohenstauffen, qui lui est venu d'un château de Souabe appelé *Stoupha* dans les titres anciens. Bien que par son alliance avec Hildegarde (dont nous parlerons dans l'article sur l'église de Sainte-Foi) la famille de Hohenstauffen ait acquis des possessions dans ces environs et dans le village même de Kintzheim, il y a contradiction manifeste entre ces deux hypothèses. Comment croire qu'un château auquel cette famille aurait attaché le nom de son principal établissement, eût été construit sur un sol qui ne lui appartenait pas, ou comment le verrait-on, dans le temps de la plus grande puissance de cette maison, devenir une propriété des ducs de Lorraine? Le nom de *Stauf* signifie en vieux allemand un calice: on le trouve appliqué à plusieurs montagnes dont la forme pyramidale pouvait rappeler un calice renversé. Cette explication est beaucoup plus naturelle, et dans la donation même de Charlemagne il est question d'une montagne appelée *Stophanberg*. On ne saurait néanmoins assurer positivement que ce fut la même, parce que la plupart des lieux indiqués par cette charte sont totalement oubliés aujourd'hui. On ne reconnaît avec certitude que ceux des trois villages et hameaux de Rombach; ils sont situés presque au fond de la vallée de Lièpvre: on y a trouvé, il y a quelques années, une boucle en or portant le nom de *Victorinus*; on la voit aujourd'hui à la bibliothèque du Roi.

Peut-être, comme cela existait ailleurs, les propriétés de la famille d'Étichon étaient-elles confondues en ces lieux avec les antiques domaines des rois. On pourrait aussi supposer que la branche d'Égisheim, à laquelle appartenait Gérard, avait hérité ces possessions de la famille de Fulrade, dont nous ignorons l'origine, et qui pouvait tenir à celle des ducs d'Alsace. Enfin, il est possible que, par une concession des empereurs antérieurs à ceux de la maison de Souabe, les ducs de Lorraine aient obtenu ce château avec l'advocatie des prieurés de Lièpvre ou de Saint-Hippolyte : celle de ce dernier, que le château dominait de plus près, leur fut accordée par l'empereur Lothaire II, qui a régné de 1125 à 1137 : déjà ils avaient celle de Lièpvre.

Mais à côté de ces titres, qui assignent aux ducs de Lorraine, et ensuite à d'autres seigneurs, la suzeraineté de ce château, il s'en trouve aussi qui se rapportent à un autre château dont le nom et la situation sont les mêmes, et qui cependant ne cesse d'être considéré comme un fief impérial, jusqu'à ce que, par la soumission de notre province à la France, il devienne fief royal. Le premier titre qui le concerne est de 1267 : les diverses branches de la famille de Rathsamhausen s'y promettent réciproquement de ne point aliéner les portions revenant à chacun dans le château de *Kunegesberg* et ses dépendances. En 1580 l'empereur Rodolphe II consent à la vente du tiers échu à la branche de cette famille dite de la Roche, qui le cède, avec la seigneurie de ce nom, aux comtes de Veldentz. En 1720 Louis XV transfère ces droits au sieur d'Angervilliers. Les termes de ces chartes font voir que cet autre château était abandonné dès le 16.<sup>e</sup> siècle, et que dès-lors on ne l'appelait plus que le *château abandonné* de Kœnigsberg. Il est évidemment question dans tout ceci du petit château, situé sur le même sommet que le grand, et qui est si délabré, dont les approches sont si obstruées de décombres et de broussailles, qu'il y a nécessité d'admettre qu'il est en ruines depuis fort long-temps. On le regarde communément comme une dépendance du grand château ; mais on ne voit pas que jamais il ait été rien fait pour établir des communications à travers les rochers qui les séparent ; de plus, ces châteaux sont fortifiés l'un contre l'autre avec le même soin que des autres côtés. En donnant une attention plus particulière aux termes par lesquels ils sont successivement désignés dans les anciens titres, on aura lieu de penser que le moins apparent aujourd'hui fut celui qui d'abord porta exclusivement le nom de *royal*, nom qui ne fut transporté à l'autre que pendant qu'il appartenait aux landgraves d'Alsace. Le petit, divisé entre plusieurs maîtres, paraît avoir été, à raison de leur absence, négligé à tel point que la propriété en fut peu à peu confondue avec celle du grand, et qu'il ne resta de son indépendance d'autres traces que ces titres, qu'on a cessé de faire valoir.

L'expédition que l'empereur Henri VI envoya dans la Pouille, et dont la rançon de Richard cœur de lion fit les frais, fut commandée, selon Otton de Saint-Blaise, par Marquard d'Anweiler et par un Bertold de *Cunisberg*, qui

probablement tenait son nom de ce château. Richard cœur de lion, détenu pendant quelque temps dans le château de Trifels, non loin des limites septentrionales de notre province, avait été, selon le même auteur, arrêté près de Vienne dans une hôtellerie, où, pour se mieux déguiser, il aidait lui-même à préparer son repas.

Vers le milieu du 14.<sup>e</sup> siècle, la famille de Werd étant de nouveau menacée d'une extinction prochaine, celle d'Oettingen, à laquelle elle s'était unie, fut associée à la jouissance du landgraviat et de ses autres propriétés. Cette famille chercha à aliéner ces possessions, trop éloignées de ses anciens domaines, qui étaient situés sur les confins de la Souabe et de la Franconie. En 1359 elle vendit la principale partie du landgraviat, et par un acte particulier le château de Hohenkœnigsbourg et la ville de Saint-Hippolyte, à Jean de Lichtenberg, évêque de Strasbourg. Cette vente donna lieu à de grandes contestations de la part du duc de Lorraine, qui, de son côté, conféra en 1365 ce fief à Burcard de Fénétranges. L'affaire fut portée devant onze arbitres, qui jugèrent qu'à cause de l'inféodation la vente était légitime, et que le seigneur de Fénétranges ne devait point troubler les évêques dans leur possession. Quant aux droits de suzeraineté, le duc de Lorraine fut renvoyé aux comtes d'Oettingen. On ne connaît qu'incomplètement les suites que les ducs donnèrent à ce jugement. Le fait le plus marquant est, qu'ils s'emparèrent en 1374 de la ville de Saint-Hippolyte, et qu'ils en acquirent, après plusieurs incidens, la propriété définitive. Ils y joignirent celle d'une partie des domaines des seigneurs d'Éschery et les dotations des deux prieurés fondés par Fulrade, qu'ils s'approprièrent vers l'an 1400. Les évêques paraissent s'être maintenus dans la possession du château. On le trouve un peu plus tard tenu en fief ou du moins habité à la fois par plusieurs nobles, qui en firent, selon l'usage de ces temps, un repaire d'où ils exerçaient toutes sortes de violences et de désordres. Specklin parle d'une noce très-brillante qui, en 1454, se rendant de Fribourg à Colmar, aurait été attaquée et dépouillée par les chevaliers du Haut-Kœnigsbourg et le bailli épiscopal de Marckolsheim. Cependant son récit est accompagné de circonstances qui peuvent en faire soupçonner l'exactitude. Mais il n'est que trop certain qu'en 1462 les attentats à la sûreté publique furent portés à tel point, que l'archiduc Sigismond, landgrave de la haute Alsace, la ville de Bâle, les seigneurs de Ribeaupierre et l'évêque de Strasbourg lui-même se réunirent pour y mettre un terme. Le château, pris et en partie démoli, fut donné à la maison d'Autriche. Les auteurs des crimes qui avaient amené cette expédition, ayant, à raison de leur noblesse, conservé leur liberté sur parole, se ligèrent au nombre de trente-trois, résolus à venger la destruction du château; ils envoyèrent même un défi à l'archiduc; mais on fit de sérieuses dispositions pour les attaquer, et ils se dispersèrent. On en saisit plusieurs dans les forêts entre Brisac et Ensisheim.

En 1479 l'empereur Frédéric III donna le Haut-Kœnigsbourg en fief aux

comtes Oswald et Guillaume de Thierstein, avec ordre à la ville de Strasbourg, de les aider à le reconstruire. C'est vraisemblablement à cette époque qu'il faut attribuer l'étendue qu'il a maintenant et les édifices dont les restes sont encore debout. La famille de Thierstein se rattache par son origine à celle de Habsbourg; ses biens sont situés en Suisse, sur les confins des cantons de Soleure et de Bâle. Oswald devint grand-bailli des possessions autrichiennes dans la haute Alsace et le Brisgau, après qu'elles furent dégagées des mains de Charles le téméraire, duc de Bourgogne. Il commanda la noblesse alsacienne dans la bataille de Morat. Nos villes libres, auxquelles Charles le téméraire avait inspiré de justes défiances, et l'Autriche même, qui l'avait appelé à son secours, s'étaient rangées parmi les alliés des Suisses. René, duc de Lorraine, que Charles avait dépouillé de ses états, s'était joint à leurs bannières. Pendant que, dans une forêt, on attendait le moment favorable à l'attaque, les chefs, pour calmer l'impatience des troupes, créèrent un grand nombre de chevaliers. De cent cinquante qui furent armés de la main d'Oswald de Thierstein, le duc René fut le premier; et ce prince étant rentré dans ses états après la glorieuse journée de Nancy, Thierstein se mit à son service, se souciant peu des intérêts de la maison d'Autriche: on l'accusa même d'infidélités et de concussions. Sigismond lui ôta la charge de grand-bailli, et ordonna à son successeur Guillaume de Ri-beaupierre d'arrêter les travaux du Haut-Kœnigsbourg. Le landgrave finit cependant par se réconcilier avec le vaillant guerrier et par accéder à l'inféodation que l'empereur avait accordée aux deux frères. A leur mort elle passa à Henri, fils d'Oswald, avec lequel cette famille s'éteignit en 1522.

Les archiducs érigèrent alors ce château en capitainerie, en l'engageant, avec le village d'Orschwiller, à des seigneurs qui, jouissant d'appointemens fixés d'abord à 800 florins, puis à 1300, devaient l'entretenir en bon état, veiller à la conservation de l'artillerie et des munitions dont il serait pourvu, et y recevoir garnison autrichienne toutes les fois qu'ils en seraient requis, enfin, le rendre fidèlement à leurs maîtres, lorsqu'il plairait à ceux-ci de leur rembourser l'engagement et les frais d'entretien. Cette charge fut confiée d'abord à Jean de Frédingen, et puis aux frères Schweickard, Jean et Conrad de Sickingen, fils de François de Sickingen, l'un des chevaliers les plus puissans et les plus vaillans de cette époque. Possédant plusieurs châteaux forts, tant sur la limite septentrionale de l'Alsace que dans le palatinat du Rhin, jouissant de la faveur de l'empereur et commandant ses armées, il était également distingué par ses talens militaires et par ses grandes richesses. Il devint l'un des plus zélés protecteurs de la réformation de Luther. Emporté par une ardeur chevaleresque qui n'était plus de ce siècle, il s'engagea dans un grand nombre d'expéditions hasardeuses, entre autres dans une guerre contre le duc de Lorraine, au sujet des mines d'argent du val de Lièpvre. Il succomba, jeune encore, sous les efforts réunis des électeurs de Trèves et du palatinat et du landgrave de Hesse. Tous ses châteaux furent attaqués à la fois. Celui de Landstuhl, où

il s'était retiré, fut assiégé par les trois princes en personne. Grièvement blessé, il fut transporté dans une chambre taillée dans le roc, demanda à capituler et mourut environné de témoignages d'affection et de regrets de la part de ses ennemis eux-mêmes. Ses descendans occupèrent le château de Hohenkönigsbourg jusqu'en 1606, époque à laquelle, en vertu d'un arrangement conclu par l'archiduc Maximilien, l'engagement leur fut remboursé par Rodolphe de Bolwiller, dont la famille possédait, depuis le milieu du siècle précédent, la seigneurie de Villé. Rodolphe transmet ses possessions à son gendre Jean-Ernest, comte de Fugger, conseiller intime de l'empereur, et digne rejeton d'une famille aussi célèbre par sa générosité et son goût pour les arts et les sciences que par ses immenses richesses.

C'est à l'un de ces capitaines, sans doute, que sont dues les constructions intérieures de ce château. L'ogive, signe caractéristique de l'architecture des siècles précédens, en est presque entièrement bannie. Outre les voûtes très-solides du rez-de-chaussée de l'une des ailes, et celles de la salle basse ou cave du bâtiment principal, que notre planche 2.<sup>e</sup> représente avec un si rare talent, il y en a d'autres qui ne se font pas moins remarquer; elles sont construites en briques placées de champ sur une ligne presque horizontale, et soutenues par des arcs-doubleaux extrêmement surbaissés. Elles servaient de planchers aux étages supérieurs.

Le château fut habité et soigneusement entretenu jusqu'à la guerre de trente ans, pendant laquelle il fut assiégé et pris par les Suédois en 1633. Une gravure de cette année même en représente le bombardement et en montre les bâtimens dans toute leur intégrité. Depuis ce temps il fut abandonné, mais n'en resta pas moins le centre d'une petite seigneurie, que les comtes de Fugger recédèrent en 1672 aux barons de Sickingen, et que ceux-ci aliénèrent en 1770 à M. Boug d'Orschwiller, en faveur duquel le Roi confirma cette vente l'année suivante. Sa famille est encore en possession du château.

Depuis que la plate-forme qui couvrait les bâtimens d'habitation, a été dégradée, les voûtes surbaissées dont nous venons de parler, ont considérablement souffert, et la destruction, accélérée encore par des enlèvemens de pierres qui ont eu lieu pendant les désordres de la révolution, commence même à gagner les voûtes inférieures. Il n'en reste pas moins les murs principaux, plusieurs escaliers tournans, une partie des appartemens et quelques-unes des voûtes les plus élevées, qui sont à plein cintre. Ces murs et ces voûtes portent aujourd'hui un petit taillis de pins et de bouleaux, où l'on peut encore se promener. L'on y jouit d'une vue magnifique, tant sur la plaine que sur les vallées de Saint-Hippolyte, de Lièpvre et de Villé. Notre planche 1.<sup>re</sup> représente ce château du côté où l'on aperçoit le mieux les bâtimens d'habitation et les doubles fortifications dont ils étaient environnés.